

Maxime Ducasse

La Cour des grands



ISBN: 979-10-307-0601-7

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Préface

Le banderillero nîmois Maxime Ducasse va toréer à Santoña pour son ami et matador Eduardo Dávila Miura. Pour la Féria et la corrida « de l'anchois et de la conserve », dans des arènes édifiées au bord même de la mer cantabrique « pour mieux y jeter les mauvais toreros » dit la blague locale. À la fin de la course, tradition : Santoña offre un grand bocal d'anchois aux toreros. Le lendemain tôt le matin Maxime est dans l'Airbus A319 Santander-Barcelona où il doit récupérer sa voiture pour rentrer chez lui à Nîmes. Dans l'avion, des entrepreneurs, des cadres, des décideurs, des décidés, costards cravates, chemises fines rayures, souliers bouts carrés cirés à mort. Le monde anthracite des affaires et du clic frénétique. Sur les tablettes des sièges, les ordinateurs ouverts. Pour mettre au point des accélérateurs de projets innovants, astiquer les logiciels de gestion, titiller les PowerPoint, renouer les fils avec

l'ogre management qui les engloutit dès le petit matin. On dit que le monde serait à eux. Sur sa tablette lui a choisi de mettre en évidence le bocal d'anchois. Un peu par provocation, juste pour dire qu'il n'est pas de leur univers, qu'il n'y a pas de confusion possible, qu'il n'a rien à voir avec le benchmarking, le data warehousing, la marge arrière et les chemises Oxford. Luis Francisco Esplá: « Par sa façon de vivre, ma *cuadrilla* me rappelle beaucoup, ces équipages de pirates qui hantaient jadis la mer des Caraïbes. Il y a un seul vrai monde, pour eux: le leur. Si d'autres réalités existent, par la volonté de Dieu, elles n'ont, à leurs yeux, aucun sens, aucune justification. » D'où le sel du message des anchois. Pour les toreros pas de doute: la vraie vie, la seule, c'est la leur. Les autres vies? Bof. Des vies? Vraiment? Des existences sans doute. Qu'on croise par-ci par-là. La leur de vie? À peu près incommunicable. Étanche. Si on les interroge, explications sibyllines, petits sourires en coin. Commisération. On n'est pas de la tribu. Des sphinx volontiers ironiques. Qu'est-ce que nous, ceux des autres mondes, ceux de l'autre côté de la barrière, pouvons comprendre à leurs émotions, à leurs soucis, à leurs fiertés, à leurs amertumes, à leurs coutumes tribales, voire à leur langue, un pataquès genre: « Je suis le premier *lidiando*. » ou « Lui, il

andebien avec le toro. » Ou encore X « m'a colloqué », de l'espagnol *colocar*, engager. Qu'est-ce qu'on peut comprendre à l'excitation qu'il y a, après une corrida à l'autre bout du monde, à faire, seul dans la nuit dans sa voiture, Mérida-Nîmes – mille trois cents cinquante trois kilomètres, Istres-la Coruña – mille trois cents trente-et-un kilomètres, sans sombrer dans le coup de pompe parce que le toro, comme Macbeth, tue le sommeil ; et parce que l'adrénaline de l'après-midi continue à bouillir et à tuer ce à quoi la normalité aspirerait légitimement : un lit, le repos, l'effacement. Le toro que l'on a ressenti tout à l'heure ou hier dans sa tête, ses poignets, son corps, sa vibration continue à faire sa ronde, à donner ses coups de tête, à mettre son bordel à la pique, à laisser sa bave dans le *capote*, à refuser de se laisser fixer, à baisser la tête, ou pas trop pour ne pas qu'il tombe, à accepter de se laisser conduire en trois passes, pas une de plus, au burladero. « Le plancher des toreros », dit Maxime ? Le sable d'une plaza et le goudron d'une route la nuit. Dans les phares, comme en surimpression, entre les gros culs qui remontent comme une harde d'éléphants vers la Jonquera, la survivance de cet important coup de cape qu'on a donné « en montrant ses bretelles », celui, encore meilleur, qu'on n'a pas donné, et celui-là à mi-hauteur pour que le toro, faible, ne

tombe pas ou, au contraire, avec l'accord du maestro, celui-ci très bas pour qu'il chute, pour que le président là-haut sorte le mouchoir et le fasse remplacer ; et aussi cette paire de banderilles au troisième Dolores Aguirre de Pamplona ; cette autre... merde, elles sont par terre ! Les clopes, les stations-service, le café, la route, la nuit, le toro qui a fait ci, qui a fait ça, le fumet de la corrida passée qui a du mal à s'évaporer : voilà, sans que le didactique soit son propos, un texte, des textes, qui balancent un peu de flashes lumineux sur ce monde obscur, clos sur lui-même, sur ce quotidien si peu doué pour le quotidien, si peu fait pour les affaires courantes, les nôtres, même si, à la longue, corrida après corrida, pour les toreros, se retrouver devant un toro est une affaire courante à traiter sans galoper, avec du *temple*. C'est leur quotidien : une sorte de banalité qui se démerde toujours pour sortir de l'ordinaire. Ce témoignage subjectif, volontairement « perso », plus allusif que documentaire, même s'il l'est malgré lui, documentaire, c'est celui de Maxime Ducasse, torero. Cette immersion dans cet univers, sauf erreur de ma part, on n'en connaît pas d'autres exemples. À qui s'adresse ce texte ? Souvent à un « vous » fictif. A priori. Ce « vous », c'est nous, l'autre monde, la masse un peu informe qui écarquille les yeux pour essayer de comprendre de quoi il retourne vraiment,

ce qui s'y chuchote. Nous qui ne respirons pas l'odeur du toro et de sa lutte, ne voyons pas du premier coup qu'il commence à *derrotar* de la droite. Nous qui dormons sur nos deux oreilles quand eux continuent à toréer à mots couverts la nuit, à toute heure, sur le trottoir, en en grillant une avec le maestro, après le repas avec la cuadrilla. Avant de reprendre, sur le coup de minuit, 1 heure, plus, sa voiture pour filer à Nîmes à cause du blues de Nîmes et retrouver ce costume gris et argent qu'on s'est fait faire à Madrid, qu'on n'a quasiment pas utilisé pour de sombres raisons, auquel on dit ses quatre vérités et qu'on apostrophe dans sa penderie à coups de : « Hé mec, t'as pas de passé ! » À la fin de chacune de ses saisons – le mot *campagne* qui rappelle les pirates d'Esplá¹ serait plus judicieux –, en novembre, Maxime s'asseyait à sa table et, lui qui aime Henry Miller et Djian, écrivait son vécu sur des feuilles quadrillées, avec ses pattes de mouche. Une sorte de journal de bord, de carnet de route, un *road book* pondu dans le plus grand secret. Même C., sa compagne, n'était pas au courant. Elle l'apprendra à la longue. Puis Maxime m'envoyait ses pattes de mouche. Pour que je les lise. Ce n'était pas une correspondance. Ce n'était pas un échange. Il n'y

1. Luis Francisco Esplá et Jacques Durand, *Correspondance. Correo*. Atelier baïe, 2016.

avait pas de retours, de jugements de mon côté. Ce n'était pas le but. Ma personne était juste le « vous » indistinct de ses propos, son incarnation. L'idée que d'autres le lisent, pire, que ça soit édité, que ça devienne un livre, ne l'effleurait même pas. *Ni hablar*. Totalement hors sujet. Je lui renvoyais son texte sur papier quadrillé de cahier d'écolier à la fin de l'hiver, au début du printemps. Alors il l'avait avec lui et pouvait se remettre à toréer. Sinon, quelque chose se serait détraqué. Une habitude devenue un rituel strict. C. est décédée. Cancer. Dans sa douleur Maxime s'est mis à penser que ses textes, cette intimité qui allait de lui à lui via moi, c'était sans doute inconsciemment pour elle qu'il les écrivait. Et qu'un livre serait un lien de plus entre elle et lui. En août 2022, invité par Dávila Miura alors *apoderado*, Maxime, qui s'est retiré fin 2018, est allé à Béziers voir Rubén Pinar, le protégé d'Eduardo, toréer avec succès : deux et deux oreilles, des Miuras. Il a passé la journée avec Eduardo et toute l'équipe, a assisté à la course au plus près, depuis le *callejón*, a mangé le soir avec la cuadrilla. Comme avant, comme quand il était en exercice. Puis les adieux. La fourgonnette des toreros à la sortie de Béziers a pris à droite, Narbonne, le Perthus, l'Espagne, *los toros*; lui a tourné à gauche, direction Nîmes, et sa nouvelle vie. Maintenant

sans C. Sa carrière achevée on peut imaginer son déracinement, son exil, sa nostalgie, parce que comme le dit un proverbe chinois: « Il est avantageux d'avoir où aller. » La nostalgie au sens le plus grec du mot: le mal du pays. La corrida est ce pays, le sien. Il nous le montre. Il est en lui. Et on sait que si le tigre peut quitter la jungle, la jungle, elle, ne quitte jamais le tigre.

Jacques Durand

1.

Foule, couleurs vives, vacarme, musique, chaleur. Tout est en mouvement autour de moi, va-et-vient des gens, ils s'interpellent fort entre eux, rient, crient. Tout est grand, fort, impressionnant; le lieu, le monde. Premières sensations taurines. Je suis sur les gradins des arènes de Nîmes, première fois, première corrida. Cinq ans, d'un côté ma mère et de l'autre mon oncle. Seul repère de la vie que je connaisse, du monde que je connaisse. Je savais qu'on allait m'amener à la corrida aujourd'hui, comme on m'amenait au cinéma à Noël, ou à la foire. Je ne comprends pas ce qui se passe, ça s'anime en bas, autour de moi également. Et d'un coup le bruit baisse, les cris se taisent, une sorte de sagesse s'installe, de calme. Tous les regards convergent vers le même endroit, la même chose: une porte. Tout le monde autour de moi regarde cette porte. Quelques secondes

d'attente et la porte s'ouvre, le toro sort. Premières images, première fois. Les toreros, les faenas de ce jour, aucun souvenir. Juste quelques images, sensations mystérieuses. Des adultes aux comportements d'enfants, insouciant, criards, désordonnés. Premier souvenir de corrida, première rencontre avec la passion et tout ce que cela comporte.

Je voulais y retourner, alors trois ou quatre fois par an, j'étais dans les arènes. J'ai appris les rudiments du spectacle, son déroulement, paseo, matadors, picadors, vueltas et oreilles. Tout ça petit à petit, peu à peu, mais à la fois rapidement, et sachant tout cela, j'étais alors discipliné, attentif, patient et silencieux à mon tour, le regard vers cette porte. Je savais maintenant. Comportement d'adulte chez un enfant. Puis l'arrivée des toreros s'est rajoutée, leur sortie, puis l'hôtel devant lequel je voyais des voitures... avec des plaques blanches. Et surtout cette attente, d'aller voir, d'y être. Attente de ces journées à part dans l'arène comme un Noël ou un anniversaire qui serait tombé trois ou quatre fois dans l'année. Passionné, c'est un peu être gâté, privilégié, et cela quels que soient la passion ou l'âge. Comme quoi les études servent dans la vie, ou plutôt pour moi, le lieu où elles se sont déroulées. Car c'est à mon entrée au collège que j'ai côtoyé toute une bande, comme moi passionnée.

Certains sont devenus toreros, Stéphane Fernandez Meca, Juan Villanueva, José Gomez, d'autres valets d'épée, José Luis Monzon dit Pepito, dont le frère était novillero, et d'autres aficionados, dont mon ami Christian Chalvet par exemple. Tous passionnés. Une bande de jeunes ados, garçons et filles, Catou. En trois récréations j'en ai plus appris qu'en quatre ans sur les gradins. Les toreros s'entraînaient, arènes de Nîmes l'hiver, Caissargues l'été. Et ce n'était plus *Picsou Magazine: El mundo de los toros* l'avait remplacé. Walt Disney était de l'autre côté des Pyrénées et mes idoles couvertes d'or. Toute une bande avec qui on se retrouvait les jours de corrida. Caissargues, le lieu magique où je côtoie Nimeño II, Patrick Varin, Lauri Monzon, Joël Matray. Très vite adopté, mes diplômes je les ai passés les mois d'été. Puis très vite les premières passes, les premières capeas. Moments magiques. Contrairement à ce que j'ai pu entendre le monde des toros n'est pas fermé. Non, bien au contraire mes aînés étaient un peu mes grands frères, on était une bande. Un genre d'enfant de la balle, un torero. Si Sergio Leone était venu à Nîmes voir une corrida, sûr qu'en nous voyant ça aurait été *Il était une fois Caissargues!*

À une rentrée en 5^e ou 4^e, je me souviens plus exactement – pourtant je devrais car il n'y en a pas

eu beaucoup! –, notre prof de français, M^{me} Barloy pour ne pas la citer, nous a demandé, sous forme d'une rédaction, de lui raconter nos vacances. Alors je raconte les miennes, les capeas, mes amis les toreros avec lesquels je me suis entraîné, les corridas où j'étais très très bien placé, Patrick Varin que j'étais allé voir à Barcelona, Joël Matray à Bayonne, Nimeño II avec qui on jouait au fronton, mes vacances à moi et à ma bande. Et je n'ai rien rajouté, que du vrai, de l'authentique! Quelques jours après on rend les copies. J'aimais bien M^{me} Barloy, sympa, la quarantaine (passée). Elle rend les devoirs, la note et le petit commentaire qui vont avec. « Maxime Ducasse, 12, quelle imagination! C'est beau, vivant... » Et patati et patata. Et d'un coup: « Mais quand je vous demande de raconter vos vacances, c'est *vos* vacances et pas ce que vous rêviez de faire, quoique magnifiques rêves je vous l'accorde. » Elle me tend la copie. Je reste con. Je ne sais pas quoi dire, c'était la vérité que j'avais écrite! Et là je suis un gamin qui réalise que ce qu'il vit fait rêver un adulte, l'impressionne au point de ne pas y croire. J'ai rien dit. Étrange sensation, gêne, je suis mal à l'aise en réalisant d'un coup que mon réel fait rêver un adulte ou du moins lui paraît incroyable. Elle était aficionada, je l'ai croisée plusieurs fois aux toros à Nîmes. Je pense

qu'elle m'a vu toréer, je crois, moi ou un autre de la bande. Elle était sympa ma prof de français, mais bon, pour résumer, la première femme que j'ai fait rêver, elle m'a mis... 12! Adolescence fantasmée? pour vous madame, vécue par moi 20/20. La mienne et toute celle de ma bande, toreros plus tard, aficionados ou aficionadas. Cette bande elle était belle et passionnée.

Au cours de ma carrière, quand je toréais à Nîmes, je passais devant le collège Feuchères et une paire de fois j'ai tourné la tête, un clin d'œil, une seconde, pensée furtive, pas une chose spéciale, un tout plutôt. Oui les études servent toujours dans la vie...

Suite logique de tout ça, les novilladas sans picadors. Première à Bellegarde pour la Féria de Pentecôte, suivie d'une quinzaine. Christian Lesur crée le Centre français de tauromachie, première école taurine en France, avec ses arènes place Séverine. Rendre hommage à Christian serait insuffisant, le remercier pas assez. Créer cette école, ce fut structurer, canaliser, sécuriser un apprentissage. Madrid avait son école, Nîmes dorénavant aussi. Critiqué à tort ou à raison, parfois incompris Christian. Mais créer, faire perdurer, tenir et maintenir cette structure qui offre de bonnes conditions d'enseignement et d'accompagnement,

qui inculque les rudiments du toreo, de son esprit et du respect, on est dans le social aussi, école de la vie un peu. Et tout cela sans « aseptiser » l'esprit aventurier et passionné des gamins. Eux aussi ils sont en bande comme nous l'étions. Le niveau par rapport à nous? Il y a beaucoup plus de bacheliers dans ces bandes. Bravo Christian, pardon, Maestro! Ou plutôt merci pour eux, pour nous.

Mes premières becerradas m'ont appris au fur et à mesure que cela allait être dur, puis très dur, et ensuite... impossible. Pas suffisamment de qualités, de capacités. Je ne vais pas dire que je n'ai pas eu de chance ou que l'on ne m'a pas aidé. Tout le monde m'aidait, mes aînés m'encourageaient, ne ressortant que le positif. On m'a encouragé oui, mais au fur et à mesure il a fallu se rendre à l'évidence: à part quelques paires de banderilles et de la facilité à la cape... Le positif le plus significatif et constant était au paseo. Un soir dernièrement, j'ai mangé avec Bernard Marsella, un ami, un de la bande, matador de toros et empresa d'Istres, on a de tout dans la bande, humaine et attachante. On se met à parler du passé: « Maxime, toi, tout le monde t'aimait, les grands, les aînés, tu étais un peu la mascotte. » Sans aucune méchanceté, et tout ce que j'ai pu lui répondre: « Oui, c'est vrai! » Patients, attentifs, une sorte d'adoption naturelle

de leur part. On m'a vraiment aidé. Je bénéficiais, il est vrai, d'une certaine indulgence. Patients, attentifs, ils ont tout essayé. J'aurais pu dire: « Arrêtez de m'aider! » car au fond de moi je voyais, je savais, mais c'est dur de se l'avouer et surtout j'avais au fond de moi cette afición, passion, un rêve sans lequel ma vie serait devenue, en pensant à l'avenir, un cauchemar avec les travers et mauvais chemins qui s'offrent à l'adolescence; un gamin qui aurait perdu une passion, une raison de vivre heureux. Ados, attention danger! J'étais très proche de Patrick Varin depuis l'enfance, callejones, hôtels. « Oui, Bernard, je sais! » J'ai même conduit sans... disons avec sa permission en revenant de chez Salvador Domecq (avant de tuer mon premier toro) où il m'avait emmené avec lui. Ni l'âge ni... enfin passons. Qu'aurait pensé Bernard s'il m'avait vu conduire la Mercedes! Je m'entraînais avec Patrick. Le lendemain d'un jour où, disons, même le paseo avait laissé à désirer – ça se dégradait je vous le dis –, on est parti marcher. On parle, lui surtout. De quoi? Ses paroles? Il me fait me rendre à l'évidence. Je le sais depuis un moment. Et là le rêve se brise. Mais un autre arrive, plus accessible, possible. « Max, à la cape et aux banderilles ça va, mais tu le passes mal pour le reste, c'est pas ça... Mets-toi banderillero, non? » En gros c'est ça, le

reste de la conversation je m'en souviens, mais elle reste entre nous. Permettez mais c'est... entre nous. Un chemin sur lequel on marche au fur et à mesure des pas, des mots, une autre voie dans la vie, dans l'arène, apparaît. Un rêve en chasse un autre. Il faut trouver le bon, le moment, le rythme, la manière, je parle bien sûr de marche et de pas. On est partis sur ce chemin, le retour j'aurais dû le faire en chialant, début d'aigreur et amertume d'un rêve qui s'envole. Gamins, ados, attention danger! Au lieu de ça, espoir, envie et joie de vivre. « Max, il va falloir travailler, apprendre, souffrir, s'accrocher pour y arriver. Il faut le faire sérieusement. » Et quoi de mieux qu'un chemin pour trouver sa voie.

Être banderillero, lidier, cela s'apprend. Apprentissage réglementé en rapport avec votre « passé taurin ». On ne peut pas passer du jour au lendemain d'une sans picadors à une corrida de toros. Apprentissage important, nécessaire. En supplément dans une cuadrilla, novilladas, entraînements en privé. Apprendre peu à peu, assimiler les bases, l'esprit, avec humilité et respect. S'entraîner, réfléchir et écouter. Les aînés conseillent, aident, chacun à leur manière, moment. Un conseil à l'entraînement. Ceux de ma génération, David Romero, Chico Leal et moi,

nous faisons le même chemin. Même promo pourrait-on dire. Eux descendent de dynasties taurines et moi sans dynastie. Les Arlésiens Marc-Antoine et Christian Romero. Les Nîmois El Andaluz, Dominique Vache, Lauri Monzon, Jean-Marie Bourret que je côtoie régulièrement à l'entraînement à Caissargues. Conseils, remarques dans un callejón, autour d'un café. J'apprends petit à petit, le fond est plus important que la forme bien souvent. Enseignement où l'on est plus disciple qu'élève, où l'esprit est aussi important. « Maxime, la cape! Entraîne-toi plus à la cape. On voit que banderiller ça t'est facile, mais la cape, lidier, c'est le plus important pour un lidiador. » J'allais répondre, puis... « Si un jour tu t'achètes une Mercedes, c'est avec la cape que tu te la payeras, les banderilles t'auront servi à ce qu'on te reconnaisse au volant! » On ne répond rien là, on se sent... en vélo! Jamais méchants, durs peut-être parfois, ou plutôt réalistes.

Les toros c'est sérieux, la tension, le danger, la responsabilité au fil des étapes franchies augmentent, mais également le plaisir, le bonheur, une sorte de bien-être, comme une identité, de peau. Petit à petit, une novillada, une corrida portugaise, entraînements, conversations, pistes, callejones, hôtels, voitures, différents lieux, personnes,

moments, apportent une touche qui vous modèle, vous façonne, vous forme. Et c'est important car c'est là que se construisent les bases dont les piliers sont l'afición, l'envie, la passion et le respect de ce monde auquel vous voulez appartenir. Corrida de clôture à Nîmes en octobre. Patrick Varin torée, je suis dans la cuadrilla, aspirant. El Andaluz me laisse mettre une paire de banderilles. Corrida, Nîmes, toros. Après la course je remercie Patrick, on parle un moment, long, dans la chambre. De la course, de moi, des deux années qui sont passées. Fier je le suis, mais le plus drôle c'est que lui, je crois qu'il l'est aussi. Disciple c'est un peu... la suite du maître. Bon, en sortant de l'hôtel il n'y avait toujours pas de Mercedes, mais je n'étais plus en vélo!